

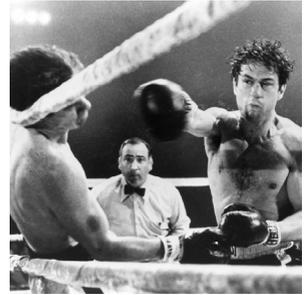
Du sport au cinéma



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

Ciné-club universitaire
Activités culturelles
culture.unige.ch

75 1943-2018
SPORTS
UNIGE.CH



Raging Bull

Martin Scorsese

Lundi 9 avril 2018 à 20h | Auditorium Arditi

ÂGE LÉGAL: 16 ANS

Générique: US, 1980, Coul., DCP, 129', vo st fr
Interprétation: Robert De Niro, Cathy Moriarty,
Joe Pesci

Jake LaMotta, un boxeur italo-américain d'origine modeste, connaît une ascension sociale fulgurante grâce à son agressivité et accède au titre de champion du monde des poids moyens. Il finit par perdre tout ce qu'il a gagné et même plus: sa famille et sa réputation. Ce chef-d'œuvre de Scorsese présente les failles et l'humanité d'un boxeur derrière son apparente invincibilité: comportement autodestructeur, jalousie et violence.

Après la projection: démonstration de boxe et discussion avec l' Olympic Boxing Club Genève .

Raging Bull selon Véronique Doduik, cinematheque.fr

Sur une musique de Pietro Mascagni, *Cavalliera rusticana*, sorte de valse triste, un homme, seul sur un ring, se «chauffe» en sautillant, vêtu d'un peignoir à capuchon. Ses mouvements, décomposés par le ralenti, atteignent une grâce et une gravité aériennes. Ce si joli ballet, irréaliste et funèbre, sert de prélude paradoxal à une histoire terriblement violente, celle du boxeur Jake La Motta, champion du monde des poids moyens de 1949 à 1951, surnommé «le taureau du Bronx». Issu d'un milieu d'immigrés pauvres, il connaîtra la

gloire sur le ring, puis après un mariage raté et un match truqué par la Mafia, la jalousie sexuelle, la décadence et la prison. C'est Robert De Niro qui apporte à Martin Scorsese, à bout de souffle après le tournage de *New York, New York*, et hospitalisé suite à une overdose de médicaments, le récit autobiographique du boxeur, publié en 1970, que l'acteur a déjà proposé en vain au cinéaste. Cette fois-ci, il le convainc de l'adapter au cinéma. *Raging Bull* va réunir à nouveau l'équipe de *Taxi Driver*: Martin Scorsese, Robert De Niro, dans le rôle principal, et Paul Schrader pour le scénario. Le film est tourné en pellicule couleur mais en noir et blanc. Il sort en France le 25 février 1981. L'ensemble de la presse reçoit le film très positivement.

Les critiques ne se méprennent pas: Martin Scorsese n'a pas tourné un film sur la boxe. Les scènes de combat, dont chacune est très courte et très violente, n'occupent qu'une douzaine de minutes sur plus de deux heures de projection. Film en noir et blanc, incluant toutefois, pour la patine historique, un faux «home-movie» en couleurs, «il ne comporte pas de vaines références cinéphiliques, mais trouve sa vérité en s'appuyant sur un style popularisé au cours des années 1940 et 1950, celui des «films de boxe», comme *Marqué par la haine* de Robert Wise, mais aussi celui d'ouvrages néo-réalistes extrêmement sophistiqués tels que *La Cité sans voiles* de

Jules Dassin», peut-on lire dans *Le Matin*. Pour autant, ajoute le journal, «Martin Scorsese prend son plus grand plaisir d'auteur à désober aux conventions qui caractérisaient les films dont il s'inspire et à se détourner des thèmes qui leur servaient de base».

Ce qui frappe de nombreux critiques, c'est la tension que Scorsese installe entre rêve et réalité. «Il alterne des séquences réalistes, nerveuses et mouvementées et d'autres, totalement oniriques, pour l'essentiel toutes celles concernant les combats. Leur beauté chorégraphique s'oppose à la bestialité de l'enjeu» (*L'Humanité dimanche*). *Raging Bull* est pour *Les Échos* «un film curieusement très réaliste et qui pourtant prend des allures de fable presque mystique». Le cinéaste présente des personnages vrais filmés dans des décors minutieusement reconstitués.

«Point d'héroïsme dans le récit. Les personnages rencontrés n'inspirent pas la sympathie, le sport y est appréhendé à son juste niveau de réalité: une entreprise anachronique, manipulée par un réseau de profiteurs de l'ombre, un spectacle sanglant, répugnant, qui procure au public des satisfactions assez troubles». Et c'est dans ce paradoxe que réside pour *Libération* tout le talent de Scorsese, ces divers éléments réalistes constituant au final un film puissamment onirique. Avis partagé par la revue *Cinéma*: «Scorsese choisit un personnage tout ce qu'il y a de plus en chair et en sang, un boxeur, pour parler de spiritualité. C'est une des forces du tandem Schrader-Scorsese: éviter le discours explicatif et le plan qui en dit trop long. Sans faire de contrebande, il introduit les problèmes métaphysiques dans la vie de tous les jours».

La mise en scène des combats de boxe retient toute l'attention des critiques. Ils s'accordent à reconnaître la somptuosité du premier plan

du film, qui s'ouvre sur une image fabuleuse: la silhouette du boxeur, dansant interminablement sur un ring dans une sorte de brume, dans le silence et le flou. «Cette chorégraphie précieuse est le seul instant de paix dans le film», note *L'Express*.

Le réalisateur choisit de tourner avec une seule caméra et à l'intérieur du ring. «Pour mieux en restituer l'horreur, Scorsese tourne ses séquences de combat pratiquement dans la trajectoire des poings, pendant qu'un remarquable travail sur le son nous fait presque ressentir «de l'intérieur», la violence des coups», ajoute Pierre Bouteiller dans *Le Quotidien de Paris*. «Le film fonctionne comme une chorégraphie de la violence dont les coups de poing sont réglés comme des pas de danse», conclut *Les Nouvelles littéraires*.

Certaines séquences sont particulièrement remarquées, parce qu'elles mettent en jeu peu de moyens, et sont, selon l'expression de Jean-Pierre Le Pavec dans la revue *Cinéma*, «des idées de cinéma visibles sur la toile», comparables à la scène du miroir où Travis / Robert De Niro joue avec un revolver dans *Taxi Driver*. Ainsi, lorsque Jake La Motta, en prison, désespéré, se cogne littéralement la tête contre les murs, puis s'assoit, sur sa pailleasse, dans l'ombre: «À côté de lui, la lumière sur la banquette n'accroche que sa manche. Il y a quelqu'un dans le noir, l'absence, et il y a le vide dans la lumière. Toute cette scène, lisible à de nombreux niveaux, en particulier mystique, avec cette coulée de lumière qui le frôle, est la quintessence même du propos: un homme est à côté de la place qu'on lui assigne».

Source: <http://www.cinematheque.fr/article/720.html>

Fiche proposée par Pietro Guarato,
membre du comité du Ciné-club universitaire

Prochain film du Ciné-club:



Palombella rossa, Nanni Moretti, 1989

16 avril à 20h, Auditorium Ardit